

qu'elle pourrait être en danger si elle était contrariée. Il importe de lui éviter toute secousse, toute émotion, si vous voulez la conserver.

— Je sais cela, docteur ; moi seule ai compris mon enfant, et, jusqu'ici, j'ai cédé à ces caprices si étranges qu'ils fussent parfois.

— Continuez, madame, je n'ai pas autre chose à vous dire.

— Oh ! docteur, je vous en prie, faites entendre raison à M. Dorimond ; il a voulu la marier contre son gré, et voyez aujourd'hui ce qu'il a fait d'elle.

— Je lui parlerai, madame, et j'espère avoir le bonheur de le convaincre.

Et le docteur Jacquin sortit, à la recherche du banquier, pendant que Diane, la tête appuyée sur l'épaule de sa mère, qui pleurait silencieusement, restait inerte, frêle fleur des raffinements du luxe, brisée par les orages du cœur.

IV

Diane sort d'une maladie. Elle est en convalescence.

Appuyée sur le dossier d'un fauteuil, elle respire, par la fenêtre ouverte, qui donne sur le parc de l'hôtel, les arômes du printemps.

Tout est beau, tout est joyeux autour d'elle.

Une vie nouvelle la pénétre de ses effluves enchanteurs. Ce soleil caressant, ce murmure de la brise qui rafraîchit son front pâli, ce gazouillement confus des petits oiseaux qui se poursuivent dans les jeunes pousses des feuilles, tout ce renouveau de la nature courbe sa tête altière sous le charme d'une douce, bien douce rêverie.

Elle bénit cette maladie qui a donné la paix à son cœur, car son père a enfin cédé à ses vœux, lorsqu'il a vu que la vie de sa fille dépendait de sa volonté. Il ne pouvait pas la laisser mourir de parti pris.

Il a fait taire son orgueil, sa prévoyance paternelle, encore qu'il ne fût pas sûr de faire le bonheur de son enfant en la confiant à un inconnu, à un homme qui vient on ne sait d'où.

Diane se repose dans son amour ; elle a égaré son cœur et ne peut plus le reprendre.

La maladie a amené près d'elle le beau musicien, semblable au troubadour des légendes anciennes, qui était aimé des filles de rois et les épousait.

Le temps n'est plus, cependant, où les fils de rois épousent des bergères, le siècle actuel est plus pratique, mais on voit encore des jeunes filles s'engager, imprudemment, dans des liens qu'elles désavouent ensuite, quand elles reconnaissent l'erreur de leur imagination exaltée.

La jeune fille, étant très faible encore, n'avait pu échanger, jusqu'à ce moment, que peu de paroles avec Léonard. Elle s'était contentée de le regarder à travers ses longs cils laissés, — les jeunes filles excellent dans cette gymnastique du regard, — le langage de son âme parlant plus clairement que n'eussent pu le faire ses lèvres.

Elle ne savait donc rien de lui et brûlait de l'interroger sur son passé, sur son caractère.

Or, ce jour-là, se sentant plus forte, elle attendait la visite du jeune homme avec l'intention de le faire parler.

Il arriva enfin, mystique et ténébreux, comme toujours, avec un éclair de satisfaction ambitieuse dans son regard vague d'artiste.

Il saisit la main fluette et douce de Diane, la baisa respectueusement, et, tout en la gardant dans les siennes, s'assit sur un pouf oriental, près du fauteuil.

Quel rêve pour cet aventurier, cet artiste nomade, qui n'avait d'autre perspective que de parcourir le monde, à la recherche du pain quotidien !

Devenir l'époux de cette belle jeune fille riche à miracle, qu'il aimait et admirait. Décidément, une fée avait présidé à sa naissance.

C'était trop beau ! Léonard avait peur de s'éveiller, tant cela lui paraissait un rêve qu'il allait prendre fin avec la réalité.

— Comment allez-vous, aujourd'hui, ma belle Diane ? demanda-t-il d'une voix douce. Je constate, avec bonheur, que vos yeux reprennent leur superbe éclat et votre teint, la fraîcheur que j'admire tant. Vous êtes mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, mon ami, je vous remercie, j'espère être bientôt en état de sortir un peu.

— Oh ! quelles belles promenades nous ferons alors dans le parc, — Edesch, — mon bras vous servira d'appui, et nous écouterons chanter le printemps dans nos cœurs.

Il parlait le français avec un accent étranger qui prêtait un grand charme à ses paroles et il se servait presque toujours d'expressions très poétiques.

Les femmes ne se laissent-elles pas toujours prendre à ces façons romanesques.

Diane souriait, émue et heureuse.

— Racontez-moi donc un peu votre vie, fit-elle après un silence. Comment êtes-vous devenu musicien ? Vous savez que tout cela m'intéresse, et je désire savoir quelle cité ou bourgade de la Hongrie vous a donné le jour. Je sais que votre nom de famille est Darscher, mais permettez-moi de vous dire que ce nom sent de près la Germanie, j'ai déjà fait cette réflexion.

— Vous ne vous êtes pas trompée, ma chère Diane, je suis né à Königsberg, où mon père remplissait les fonctions de chef d'orchestre dans la musique de la ville. C'est de lui que j'ai pris le goût du violon et que j'ai reçu mes premières leçons.

— Vous n'êtes donc pas Hongrois, comme je le croyais, fit Diane, subitement angoissée.

— Ma mère était originaire de Presbourg et je tiens d'elle le type hongrois, mais, par ma naissance et mon éducation, je suis Allemand. Je vous dis la vérité, mademoiselle, bien que beaucoup de mes compatriotes et moi cachions en France notre origine, comme une flétrissure.

Diane pâlit affreusement, son œil devint dur, sa bouche prit une expression froide et dédaigneuse.

— Il est fâcheux que je n'aie pas su cela plus tôt ! murmura-t-elle.

— Vous ne me l'avez pas demandé, fit Léonard, et, d'ailleurs, en quoi cela peut-il influer sur vos sentiments ?

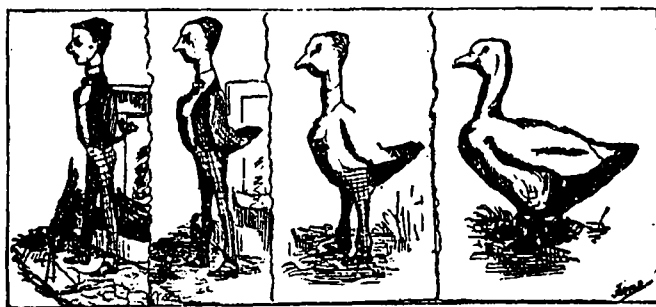
— C'est vrai, dit-elle tout haut, comme en rêve, il n'a pas menti, je ne lui ai rien demandé. J'ai été volontairement aveugle et antipatriote ! Mais je suis donc descendue à la dernière infamie !

Léonard s'était levé, singulièrement impressionné par ces paroles et très inquiet du tour qu'avaient pris ses confidences.

Sous l'empire de son exaltation croissante, Diane réussit à se tenir debout. Son buste gracilité par la maladie, se redressait sous les plis onduleux du long peignoir de cachemire blanc et sa tête fière, aux lignes de marbre, devint sévère, presque farouche. Elle semblait grandie par l'indignation qui débordait d'elle.

— Vous ne comprenez donc pas, fit-elle amèrement, que, Française avant d'être femme, je ne puis donner mon cœur et ma main à un ennemi de notre nation.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



Les conséquences de se chauffer les flancs.

— Mais j'étais trop jeune à l'époque de la guerre, pour y avoir participé. Réfléchissez, ma belle Diane, je n'ai que vingt-cinq ans, je ne puis donc être responsable de ce qui s'est passé alors.

— Vous avez du sang allemand dans les veines ! monsieur, cela suffit pour que nous ne soyons jamais rien l'un à l'autre. De votre propre aveu, c'est assez, puisque vous dissimulez votre origine sous des habits d'emprunt. Eloignez-vous, cria-t-elle, désespérée, j'ai besoin d'être seule !

Aux accents élevés de cette voix qui lui était si chère, madame Dorimond, qui était dans la chambre à côté, dont la porte était restée ouverte pendant la visite du jeune homme, accourut et put voir Diane foudroyant de son regard hautain le malheureux Léonard, qui, tête basse, s'empressait de quitter l'hôtel où il avait logé ses plus belles espérances.

— Oh ! maman ! fit la nerveuse jeune fille en se jetant tout en larmes au cou de sa mère, je suis bien punie de ne pas avoir écouté mon père et toi.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? parle, dis tout à ta mère qui t'aime tant. Pourquoi as-tu chassé ce jeune homme ?

— C'est un Allemand, mère, comprends-tu ? Quelle honte pour moi ! je ne dois plus le voir, et, dût mon cœur se briser, dussé-je en mourir, j'arracherai ce souvenir de ma vie !

Diane Dorimond ne mourut pas.

Elle est aujourd'hui sœur de charité.

Elle a voulu racheter par l'expiation la pénible erreur dont son cœur s'était rendu coupable à son insu. Elle, en qui le patriotisme parle si haut, consacre la vie que Dieu lui a accordé à soulager les maux de ses semblables, ses frères. Et si un jour, le moment de la revanche survient, on la verrait, au premier rang des infirmières, prendre sa place pour soigner et guérir les blessés. L'image de la patrie meurtrie par l'ennemi a chassé loin d'elle le souvenir obsédant de l'homme qui aurait pu s'emparer d'elle.

Quant à lui, on ne le revit plus à Paris.

Il a été dans quelque pays inconnu promener sa déception et ses ambitions.

Voilà l'histoire qu'on m'a racontée l'été dernier, alors que je suivais des yeux une cornette blanche encadrant une tête de madone, qui prodiguait ses soins et son dévouement à quelques victimes du choléra.

Ce n'est pas à moitié que les femmes sont patriotes, quand elles s'y mettent.

M. DE LVS.

RIEN COMME L'HONNÉTÉTÉ

Le premier tramp. — Tu diras ce que tu voudras ; il n'y a rien comme l'honnêteté.

Le second tramp. — Comment cela ?

Le premier tramp. — Tu te rappelles le petit chien que j'ai volé ?

Le second tramp. — Oui !

Le premier tramp. — Pendant deux grandes journées, j'ai essayé vainement de le vendre. Alors, je suis allé trouver le propriétaire de l'animal, et la bonne vieille âme m'a donné cinq piastres de récompense.

Ripon's Tabules prolong life.

SAUVÉ !



Le lendemain de Pâques.